

André Maginot, caricature de Bib



Carte de la zone évacué



Strasbourg vidée de ses habitant photo Charles Schmidt

39 Périgueux 40 à l'heure alsacienne

1939 - 2009 : 70° anniversaire de l'évacuation des Alsaciens en Dordogne

Le 1" septembre 1939 au matin, les troupes allemandes envahissent la Pologne. Ce même jour le gouvernement français décrète la mobilisation générale et les autorités militaires, appliquant un plan élaboré de longue date, ordonnent l'évacuation des populations domiciliées à proximité de la ligne Maginot avec effet immédiat.



Les Alsaciens et Mosellans doivent quitter dans les heures qui suivent leurs maisons, leurs biens, leurs fermes, leurs entreprises : à pied, en voiture à bras ou à cheval, à bicyclette, ils gagnent des centres de recueil avant de prendre le train vers le sud-ouest. Strasbourg devint une ville morte.

La Dordogne est le département d'accueil de Strasbourg et de 19 villages du grand Ried : Artolsheim, Bindernheim, Boofzheim, Bootzheim, Daubensand, Diebolsheim, Elsenheim, Friesenheim, Gerstheim, Mackenheim, Marckolsheim, Obenheim, Plobsheim, Rhinau, Richtolsheim, Saasenheim, Schoenau, Schwobsheim et Sundhouse.

«Charles Hirlimann, lycéen de Strasbourg.
 Pour rentrer chez lui, passait sur l'Ill, à Périgueux, il s'arrête sur le pont de l'Isle.
 phren Moth I I invier (94)





















Voyages au long cours

Le 1er septembre les appariteurs parcourent les villages du Ried pour annoncer l'évacuation immédiate des lieux : «Alors, je me rappelle toujours, l'appariteur, il est arrivé avec son vélo, sa petite clochette, il sonnait, hop-là : sur l'ordre de l'autorité militaire, le village doit être évacué dans les deux heures qui suivent». (Raymond Kalt, Rhinau)

Dans Strasbourg, la population est informée par haut-parleurs et par de grandes affiches qui indiquent les itinéraires de sortie de Strasbourg en fonction des arrondissements.

À pied, en voiture à bras ou tirée par des chevaux ou des vaches, à bicyclette, en automobile pour les plus chanceux, les évacués gagnent des centres de recueil installés au pied des Vosges.

Après quelques jours dans des centres de recueil débordés, les évacués prennent le train pour se rendre dans leur département d'accueil. Comme les wagons de voyageurs sont rares, ils sont réservés aux personnes âgées et aux mères avec de jeunes enfants. Les autres voyagent dans des wagons à bestiaux ou de marchandises.

Le voyage est interminable : «Monsieur, nous sommes partis de Marckolsheim (Bas-Rhin) tout au début du mois de septembre, ma femme, mes enfants et moi. Nous avons mis six jours pour arriver ici. Il nous en a fallu quatre, rien que pour aller de Vesoul à Commentry car nous restions souvent des heures et des heures sur des voies de garage pour laisser passer des trains militaires. Enfin, le vendredi 8 à minuit nous étions à Périgueux d'où, après avoir été reçus au Centre d'accueil, nous avons gagné le Bugue le lendemain matin». (Interview d'un fonctionnaire de Strasbourg habitant Marckolsheim dans L'Argus du Périgord du 27 septembre 1939)

Pour d'autres habitants de Marckolsheim, le voyage est encore plus long puisqu'ils passent par Sète (ce qui leur permet de voir la mer !) puis remontent par Carcassonne, Bordeaux et Périgueux avant d'arriver, enfin, au Bugue!





















Un accueil souvent improvisé, mais chaleureux

La plupart des évacués arrivent en gare de Périgueux entre le 5-6 et la fin septembre. Là, un comité d'accueil organisé à l'initiative de Madame Gadaud, épouse du maire de Périgueux, leur offre fonctionnaires, infirmières, scouts, mouvements féminins, etc. Le 10 septembre, 14.440 repas complets sont servis. La Strasbourgeoise Monique Gigleux en garde un bon souvenir : « Alors, où ça a été merveilleux, c'est quand on est arrivé à Périgueux : à Périgueux, un accueil avec un repas...»

Le jour même ou le lendemain ils sont dirigés vers leur commune d'accueil définitive par train, autocar ou par le «tacot» qui dessert plusieurs communes de Dordogne comme Brantôme, Excideuil ou

Là un comité d'accueil local prend en charge les voyageurs harassés : «Tout d'abord je me souviens d'une bonne soupe, une panade chaude qu'un restaurant nous a servie ; puis le rassemblement sur la grande place de la foire aux bestiaux ; puis c'est les salles de classe qui nous ont accueillis, encore sur de la paille, c'était les vacances».





Les Alsaciens en Périgord



Périgueux devient capitale alsacienne. Il y a maintenant deux villes de Strasbourg : Strasbourg en Périgord, qui a été évacué en Dordogne et Strasbourg maintenu, ceux qui assurent la surveillance de la ville vidée de ses habitants.

Mais Périgueux n'est pas la seule à accueillir les Alsaciens. Sur les 589 communes que comptait alors le département de la Dordogne, 498 (85%) ont accueilli des Alsaciens.

Les journaux alsaciens reprennent leur parution en Dordogne : Les dernières nouvelles de Strasbourg, le 6 octobre 1939 sur les presses de La Petite Gironde, et L'Alsacien le 14 octobre sur celles de L'Argus du Périgord.

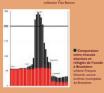
championnat de première division, les footballeurs du Racing de Strasbourg ont continué d'exercer leur métier à Périgueux. « On peut dire que c'est le Racing qui a lancé le foot ici », se souvient Yves Bancon.

On confond souvent évacuation et exode. Sur ce graphique réalisé à partir de données émanant des archives de la ville de Brantôme, les Alsaciens arrivés en septembre 1939 sont en rouge. En noir, ce sont les réfugiés de l'exode et, on le voit bien, ils n'arrivent en nombre significatif qu'à partir du 25 mai 1940.



















Hébergements de fortune









La Dordogne est mal préparée à cet afflux de réfugiés, mais municipalités et habitants font de leur mieux pour les accueillir. Certains maires, comme celui de Savignac-les-Églises, notent dans un petit calepin les ressources de leur commune. Les Alsaciens sont disséminés dans la quasi totalité des communes de Dordogne.

Malheureusement la plupart sont des citadins habitués à un confort que le Périgord ignore encore. Dans maintes localités, il faut puiser

comme à Carsac ; on les avait parfois logés dans des masures abandonnées ; et surtout ils se retrouvaient dans des lieux isolés alors qu'en Alsace les villages sont tous groupés autour de leur(s) église(s).



invités par leur instituteur, Charles Perret, à raconter leurs conditions de vie :

«Je demeure chez Ulysse Ribes. Notre maison n'est pas jolie car elle n'est pas tapissée ; il y a des trous dans le plafond et quand il pleut, il pleut dans notre chambre. Nous sommes huit et quand la marraine et la tante sont là, nous sommes dix. Pour dormir nous n'avons que trois lits». (André Pfliegersdorffer)

Voici quelques témoignages d'écoliers de Marckolsheim de 1939,

«Nous sommes mal logés. C'est une petite maison. Il y a deux chambres. Avant, dans une, il y avait des cochons et dans cheminée mais on ne peut pas se chauffer. On recevra bientôt un petit fourneau. Nous sommes quatre personnes : on a reçu trois lits. Quand ça pleut, il pleut quelquefois dans la chambre». (M. Riesterer)

«Nous demeurons chez M. Bussière. C'est un très bon homme. Il me dit : adieu, quand il arrive. On peut acheter tout chez lui. C'est un bon marchand quand on peut parler le français. Nous sommes bien logés. Nous pouvons écrire, nous avons une petite table et une grande. Nous sommes six personnes : la petite fille, et maman, papa, et encore trois garçons. Pour dormir nous avons 3 lits. Papa et maman sont dans un, la petite sœur dans la voiture, moi et mon frère dans un autre et le plus grand tout seul». (P. Wepfler)

«Je suis chez M. Jean Goulpier, avenue de la gare. On occupe une chambre et une cuisine. La chambre est grande et le plancher est ciré. On est cinq. Pour dormir, nous avons deux grands lits. Nous avons une remise pour ramasser le bois. Dans la chambre, la cheminée va bien mais dans la cuisine il y a une cheminée qui donne de la fumée. Les gens sont bien gentils pour nous». (G. Laercher)











Services à la population évacuée



La préfecture de Périgueux.
carte postale ancienne



au centre, assis, le préfet Marcel Jacquier ; à gauche le maire de Périgueux Félix Gadaud ; à droite, debout, l'adjoint au maire d Strabourg Marcel-Edmond Naegele collection Acteins Gadaud



Déjouver de travail chez le mai de Périgueux. De gauche à droite Pierre Barraud, Marcel Jacquier, Félix Gadaud et Marcel-Edmond Naegelen, photo Mach I I juvier 19



Comme les populations, les administrations et les services ont été évacués dans le Sud-Ouest.

La préfecture de Périgueux abrite le Service d'aide aux évacués placé sous la direction de Pierre Barraud, secrétaire général de la préfecture du Bas-Rhin.

Elle abrite également les services de la municipalité de Strasbourg : l'adjoint au maire, Marcel-Edmond Naegelen et quelques services à la Chambre de Commerce ; d'autres services dans deux immeubles vétustes mais encore debout, l'immeuble Véchembre (rue Antoine Gadaud) et la Maison Carrée (près de la poste).

Mais comme ces locaux ne suffisent pas on construit et on aménage des baraquements dans le parc Jean Jaurès, près de l'hôpital et de la chapelle Sainte-Ursule.

Le conseil municipal de Strasbourg tient deux séances à Périgueux, dans les locaux de la Chambre de Commerce : l'une le 19 décembre 1939, l'autre le 27 avril 1940.

Enfin de nombreuses banques et compagnies d'assurances se sont aussi installées à Périgueux. Beaucoup se trouvent dans les environs du palais de justice.



Un baraquement du quartier Sair Archives départementales de la Dordogne



La porte de la mairie de Plobaheir à Port Sainte-Foy. Photo Charles Schmi

Périgueux à l'heure alsacienn

















Cantines et «popotes»

À Périgueux, après les premières semaines passées dans les locaux de la gare, une fois le gros des évacués arrivé, le Centre d'accueil et d'hébergement des évacués du Bas-Rhin continue ses activités dans divers lieux proches de la gare. Dépendant du Service des évacués de la préfecture, il est dirigé d'une main ferme par le colonel Rebière. Il propose notamment un restaurant situé dans le garage Bigre, 5 rue Mirabeau, qui permet aux évacués de passage à Périgueux de se nourrir à un prix modique.

La ville de Strasbourg crée une cantine populaire dans les locaux de l'école de dessin (aujourd'hui école Britten) situés rue de Metz, dans la partie devenue en janvier 1940 rue de Varsovie. Aménagée par le service d'architecture de la ville de Strasbourg, la salle de l'école peut accueillir une soixantaine de personnes. La cantine, réservée aux Strasbourgeois, nourrit en moyenne 350 personnes à midi et 220 le soir.

Les œuvres catholiques alsaciennes, dirigées par l'abbé Billing, ouvrent début octobre 1939, dans la «villa mauresque» de la rue Michelet, le Foyer Sainte-Odile destiné aux jeunes filles et aux femmes évacuées. Un second foyer sera ouvert en février 1940 à Bergerac pour les employées de la Poudrerie.

De nombreuses communes organisent en dehors de Périgueux des cantines collectives dans les lieux les plus variés : salle des fêtes (Vergt, Saint-Pardoux-la-Rivière), salles de cinémas (Mussidan), ancienne école (Razac-sur-l'Isle) ou encore dans la grotte du Jugement dernier à Brantôme.



Dans d'autres communes, on privilégie

les repas chez les restaurateurs locaux : «Dans un premier temps, nous mangions dans cinq restaurants de Plazac car les réfugiés n'avaient pas de vaisselle ni d'ustensiles pour préparer les repas.» (Marie-Joséphine

«Ici d'abord, on a mangé dans les restaurants. Après on a construit la cantine. Deux italiens nous font la cuisine. À la maison, nous mangions mieux qu'ici.» (F .Hatsch, écolier de











Commerces et restaurants alsaciens fleurissent



Liste type des équipemen fournis aux familles Alsacien



Une charcuterie alsacie photo Math II janvier 1940



Un grand magasin de Strasbor sur les boulevards à Périgueux.



rue du IV septembre. photo Mach II janvier 1940

Après quelques semaines d'acclimatation, les Alsaciens souhaitent revenir à leurs habitudes culinaires. À cet effet, ils sont équipés de poêles (ils n'ont pas l'habitude de cuisiner dans l'âtre de la cheminée) et d'ustensiles de cuisine. La liste ci-contre provient de la commune de Mussidan qui a conservé dans ses archives tous les bons de réquisition adressés aux commerçants et artisans locaux.

De nombreux commerces, alimentaires ou autres, furent ouverts à Périgueux et dans les principaux chefs-lieux de canton par des évacués alsaciens qui rouvraient ainsi en Dordogne celui qu'ils avaient dû abandonner en Alsace.

Dès la fin du mois d'octobre 1939, la presse annonce régulièrement les ouvertures de restaurants alsaciens et les publicités se multiplient dans les journaux, particulièrement les journaux alsaciens dont plusieurs titres reparaissent en Dordogne. Parmi eux : Au rendezvous des Alsaciens, (Taglang) 3 place de la Nouvelle Halle; À l'Express de Strasbourg, 22 rue Eguillerie ; La Taverne alsacienne, (Bickling) place de la Paix (actuellement place Franklin Roosevelt) ; À la Cigogne d'Alsace, 1 place Saint-Silain, etc.

Quelques publicités parues dans les journau



9 Périgueux0 à l'heure alsacienne



















Péripéties scolaires

La rentrée scolaire, fixée au 2 octobre, a été retardée car de nombreux établissements sont réquisitionnés pour servir de lieux d'hébergement ou de restauration pour les évacués.

Il y a 12.000 élèves de plus à scolariser, répartis dans de nombreuses communes ; il faut des locaux, des maîtres, du matériel scolaire. Certains instituteurs ont été prévoyants, comme cette sœur enseignante de Marckolsheim qui avait dit à ses élèves dès juillet 1939 : «Si on doit partir, vous emmenez tout, les livres, les cahiers ... » Mais la plupart sont démunis de tout.

Les effectifs des lycées ont doublé.

En ce qui concerne les classes primaires, on crée une école alsacienne chaque fois qu'il y a au moins 15 enfants. Sinon, les petits Alsaciens sont scolarisés avec les petits Périgourdins..

Lorsqu'une école alsacienne, par manque de locaux, doit partager ceux de son homologue périgourdine, les deux écoles fonctionnent sous le régime du mi-temps.

Le respect du statut scolaire alsacien, qui prévoit 4 heures d'instruction religieuse et 3 heures d'allemand dans l'emploi du temps hebdomadaire est souvent source de difficultés dans la Dordogne laïque, maires et instituteurs voyant d'un mauvais œil la présence à l'école de ministres des cultes.













Naître et mourir en Périgord



Bébés strasbourgeois nés à Périgueux.



«Melle Hollander est fière de pr dans ses bras Roger et Michèle nés jour de Noël».



Cortège funèbre d'un Ahacies St Front, devant le corbillard, le chanoine Speich.



Périgueux. photo Schunck

Sur les lieux d'accueil, il y a des naissances et malheureusement aussi des décès.

L'hebdomadaire Match a consacré en janvier 1940 un reportage aux Alsaciens évacués en Dordogne dont le titre, «À Périgueux naît chaque jour un petit Strasbourgeois», est illustré par une double page de photos.

Après le baptême des nouveaux-nés, il est de tradition en Alsace qu'à la sortie de l'église le parrain et la marraine jettent des confiseries aux enfants. Yvonne Wilm-Saulnier se rappelle qu'en dépit de l'évacuation la tradition a été respectée pour le baptême de son frère à Monpazier : «Quand on a jeté les dragées dehors, les enfants se demandaient ce qui se passait, ils n'avaient pas l'habitude. Nous on se baissait pour ramasser les dragées, alors ils ont fait pareil.»

Le premier évacué alsacien mort à Périgueux s'appelait Auguste Meyer, droguiste de Strasbourg. Il est mort à l'hôpital de Périgueux quelques heures seulement après son arrivée en Dordogne.

Ce décès sera malheureusement suivi de nombreux autres. Le long voyage vers la Dordogne a affaibli les personnes malades ou fragiles. S'ajoute à cela le mal du pays dont les personnes âgées souffrent en silence. Près de 150 Alsaciens décèdent à Périgueux entre octobre 1939 et septembre 1940; la plupart sont inhumés dans le Cimetière de l'Ouest où la ville de Périgueux a concédé un emplacement à celle de Strasbourg. Beaucoup seront exhumés et rapatriés en Alsace dans les années cinquante. Une stèle est érigée sur la tombe de 305 corps qui sont restés à Périgueux.

À Clairvivre, où sont évacués les hospices civils de Strasbourg, de très nombreux Alsaciens décèdent. La commune a conservé et entretient le cimetière où ils sont inhumés.

Le cimetière alsacien de Claire





















L'évacuation et les cultes

La Dordogne est presque entièrement catholique. Une petite communauté protestante est présente à Périgueux et dans le Bergeracois où se trouvent quelques temples. Il n'y a qu'une ou deux familles juives, sans culte organisé. Dans les faits, c'est globalement un département peu pratiquant et plutôt laïc.

En Alsace, la pratique religieuse est forte l'appartenance religieuse constitutive de l'identité. La population évacuée est majoritairement catholique mais elle compte une forte minorité protestante et environ 6 000 juifs.

L'évêque de Strasbourg, Monseigneur Ruch, a délégué pour le représenter à Périgueux son coadjuteur Monseigneur Douvier. Les oeuvres catholiques sont dirigées par l'abbé Billing et entre 35 et 50 prêtres assurent la desserte des paroisses alsaciennes.

Les pasteurs protestants sont une vingtaine qui se répartissent dans les principales communes du département. Le directoire de l'église de la confession d'Augsbourg a délégué en Dordogne le pasteur Ortlieb.

Quant au consistoire israélite, il a désigné un rabbin à Périgueux, le rabbin Marx, pour organiser le culte. Il n'y a pas de synagogue à Périgueux. Le culte est célébré dans différents lieux : en décembre 1939, 61 rue Victor Hugo ; puis dans la salle des Assises du Palais de justice ; à partir d'avril 1940 au 18 rue Émile Lafon ; après le départ des évacués, en octobre 1940, ce

lieu de culte sera transporté Talleyrand-Périgord jusqu'à la construction de la synagogue

Les Périgourdins sont frappés par la ferveur religieuse des Alsaciens de toutes confessions.















Le retour en Alsace

Après l'armistice de juin 1940, l'Allemagne fait pression sur le gouvernement français et sur les Alsaciens pour que les évacués

Après beaucoup d'hésitation, la plupart décident de repartir. Environ 20% choisissent de rester.

Les départs s'échelonnent entre les mois de juillet et d'octobre 1940. Les voyages se font, comme à l'aller, en voitures particulières pour les plus chanceux, en train, majoritairement en wagons de voyageurs, pour les plus nombreux.

À leur arrivée en Alsace, les évacués ont la surprise d'être accueillis en grande pompe par les autorités allemandes qui leur souhaitent la bienvenue dans leur «patrie allemande». La campagne de défrancisation et de germanisation a commencé : les localités, les rues et des places ont été débaptisées ; on a supprimé tout ce qui pouvait rappeler la France.

Certains villages ont été presque complètement détruits pendant l'offensive allemande de juin 1940 sur «la poche de Colmar», comme Mackenheim ou Marckolsheim. Les habitations encore debout, déjà pillées par les troupes françaises pendant la drôle de guerre, ont été visitées par les Allemands qui en ont ôté «tout le fatras français».



regagnent l'Alsace.

















Un souvenir encore bien vivant



Carte du jumelage



Place d'Alsace à Salignac-Eyvigue photo Schunck



Plaque apposée au 2, rue Voltaire à Périgueux.



Plaque figurant sur la stèle du jar public face au lycée Bertrand de Bor

à l'heure alsacienne

Après la guerre, beaucoup d'Alsaciens revinrent visiter en Dordogne les familles qui les avaient accueillies. Petit à petit les liens se renforcèrent et des jumelages virent le jour.

Des noms de rues ou de places marquèrent le souvenir de ces liens privilégiés. Des plaques furent apposées par la ville de Strasbourg en divers endroits de Périgueux et à Strasbourg sur le Pont de la Dordogne.

En témoignage de reconnaissance pour l'accueil reçu, des artistes alsaciens ont offert des œuvres comme ces statues des églises de Saint-Geniès et de Bannes et ces vitraux dans celle d'Église-Neuve-de-Vergt.

Dans le cimetière alsacien de Clairvivre, est installée une cloche, *Alsatia* peregrina, offerte par les jeunes de la communauté alsacienne.



Le pont de la Dordogne Strasbourg.



Eglise de Saint Geniès.





Egise de Bannes.
photo Darriné

Égise d'Egise-Neuve-de-Vergt.
photo Schunck



■ Plaque figurant sur le pont de la Dordogne à Strasbourg. photo Schunck







